

René BERTELOOT

**CHRONIQUES DE LA
FRANCE VRAIMENT
PROFONDE**

ÉDITIONS DE L'A.P.L.O. 2012

CHEZ LUDIVINE

EMOTION DANS LE QUARTIER

LE JARDIN DE BAPTISTE

NOS TROTTOIRS SONT MAL PENSÉS

UN ÉTRANGER DANS LA CITÉ

LES JOIES DU PETIT MATIN

DE DEUX CHOSES L'UNE...

CHEZ LUDIVINE

La soirée du jeudi nous est sacrée, à tous quatre : Catherin, Rupert, Fortunat et moi. Car nous battons les cartes, à la *Cenpote*. Il faudrait nous attacher à du solide pour nous empêcher de sacrifier à ce rite. Et ce n'est pas sans mérite, surtout pour Fortunat qui mange de la soupe à la grimace, chez lui, les douze mois de l'année, à cause de notre innocente soirée. Le temps passe vite, à manier reines et valets tant et si bien que nous quittons la *Cenpote* avec les derniers clients.. L'hiver, surtout, à cause des châtaignes. Une idée de Rupert, descendu exprès de son hameau coincé dans les congères pour nous apprendre à distinguer un valet de pique d'un roi de carreau. Dès les premières brumes nous faisons griller des châtaignes. Fortunat nous les descend de l'Ardèche où il aurait des connaissances. Ce qui explique pourquoi nous les payons à peine plus cher qu'au *Casino* du coin.

Quand j'écris que nous grillons des châtaignes, ce n'est pas tout à fait juste. C'est Ludivine qui s'en charge. Ludivine, la patronne de la *Cenpote*. Prenant la vie du bon côté, elle n'élève

jamais la voix. Heureusement, car elle a le timbre aigu et percutant. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir de la présence. Forcément. Son quintal de chair ferme en impose. Le jour où elle s'est placée devant la fenêtre pour nous parler, Rupert a cru à une éclipse de soleil.

C'est donc Ludivine qui pousse nos châtaignes eu feu. Quand elle les juge à point, elle nous les apporte. Malheureusement, le temps qu'elle traverse la cuisine, les châtaignes sont froides. Tant pis : nous ne voulons pas la mort du pêcheur. Fortunat assure que, de cette façon, nous ne risquons pas de nous brûler le bout des doigts. Il a raison. Et puis, nous nous rattrapons sur la boisson. La châtaigne exige de mouiller les bouchées. Nous nous y soumettons. Le vin blanc est à la charge du perdant. C'est-à-dire de Rupert. Il sait qu'il ne peut gagner. Il s'obstine à jouer au rami avec les règles de la crapette. Mais, bon perdant, il nous fait servir chaque jeudi sa chopine de vin blanc. Du vin à faire danser les chèvres. Poussé dans les pierres, grandi à la dure, et qui nous le fait payer. Du vin de pays, prétend Ludivine, mais nous n'avons jamais su lequel. C'est un peu à cause de cette chopine institutionnelle que nous nous quittons souvent plus tard qu'il ne conviendrait pour la paix de ménages. Au moment de partir, Rupert nous retient :

— Croque encore une châtaigne, pour finir la piquette.

Mais le plus souvent il nous désigne le poêlon du menton :

— Il reste tout ça... On va commander une autre chopine, pour les finir.

Nous savons qu'il ne faut pas contrarier notre Rupert. C'est un esprit rugueux. Catherin le trouve *brut de forge* mais son jugement n'engage que lui. Nous cédonc. Parfois il reste tant de châtaignes à finir que la chopine commandée réclame sa sœur. Ce qui fait chanter Fortunat, parti au deuxième verre. Il ne

chante pas de saletés car il a de la tenue, en public. Mais sa voix est telle, fausse et agressive, qu'il nous ferait remarquer. Embarquer, même, si Ludivine n'avait pas la présence d'esprit de soutirer un peu de ce picrate qu'elle nous vend pour du vin. Dans le verre du cheval. Pour l'offrir aux agents qui font leur ronde. Ce sont à ses bonnes manières que nous devons notre tranquillité.

Fortunat n'a pas le vin mauvais. Au contraire. Il aime plaisanter. Mais ses traits d'esprit ne sont pas toujours appréciés. Du moins par Rupert, pour ne citer que lui. Nous en avons été témoins, jeudi dernier, à tel point que nous étions prêts à intervenir. Catherin, du moins.

Fortunat et Rupert échangeaient le bonsoir des copains qui ont de l'éducation.

— Bonsoir..., et bonne vue ! croit devoir ajouter Fortunat, en prenant cet air malicieux qui lui va comme un gant à la patte d'un ours. Bonne vue, surtout !

— Bonne vue ? Pourquoi bonne vue ? s'étonne Rupert.

Fortunat sourit, au lieu de répondre.

— Pourquoi bonne vue ? insiste Rupert déjà agacé.

— Parce que tu as le nez si court, explique notre Fortunat, que des lunettes n'y pourraient tenir...

Rupert n'est guère perméable à l'humour. Aussi a-t-il sauté deux ou trois fois, ouvrant et refermant les bras comme s'il cherchait à s'envoler. Puis il s'est mis à parler assez bas, ce qui n'est jamais bon signe. Il s'est mis à parler de Nicaise, un oncle à Fortunat. Un original, disent les uns ; un rapiat pour les autres. Toujours est-il que ce Nicaise se déplaçait à cloche-pied, pour ne pas user ses deux semelles en même temps. A cette évocation, Fortunat n'en menait pas large. Oubliées, les lunettes de Rupert. Qui avait manqué une formidable occasion de se taire. Car pour lui un chou reste un chou. Et forcément pour les siens. Catherin

est témoin. Il nous a maintes et maintes fois raconté comment il les avait vu faire. Un soir d'hiver. Pour la veillée. On l'y avait invité. Sitôt arrivé on l'a fait asseoir, près du fourneau qui se mourait doucement. Il y avait donc les parents de Rupert et un voisin, un certain Rufin qui venait veiller tous les soirs chez eux, pour ne pas avoir « à faire feu » chez lui. Sitôt assis, la mère de Rupert a éteint la lumière : une petite ampoule couverte de chiures de mouches !

— On n'a pas besoin de lumière pour parler.

En effet, on trouve aussi bien ses mots dans le noir qu'au grand jour. Ils ont tous parlé tant que le fourneau a rendu un peu de chaleur. Puis le père de Rupert s'est levé. C'était le moment de partir. Alors, on a entendu la voix de Rufin, le voisin :

— Attends ! N'éclaire pas tout de suite, que je remonte mon pantalon !

Il l'avait baissé pour ne pas en user le fond en restant assis.

Donc, nous partons tard, à cause des châtaignes. L'hiver surtout, car nous ne grillons pas des châtaignes au cœur de l'été. Mais si nous sortons tard quand même, c'est à cause de Catherin. Ce n'est pas le mauvais bougre. Mais il a le vice de lire des livres qui ne sont pas pour lui. C'est ainsi qu'il a découvert que nous nous servons de chiffres arabes pour nos calculs. Et, cela, il ne l'a pas digéré. A cause de ses idées. Et comme il est têtu comme pas un, il a solennellement, définitivement refusé d'employer ces chiffres-là. Nous avons essayé de le raisonner : peine perdue ! Il effectue tous ses calculs en chiffres romains. Rupert a bien essayé de lui dire que même les Romains faisaient leurs comptes en chiffres arabes : il n'a pas été mieux entendu. Ce ne serait pas grave, s'il ne comptait nos points : lui seul les compte. Il le fait depuis que nous jouons ensemble. Il préférerait mourir — de soif,

même ! — plutôt que de renoncer à son privilège. Donc, à la fin de chaque partie, Catherin aligne ses chiffres, ses X, ses C, ses L, ses V, ce qui mange du papier et prend du temps. Nous avons fait tout le département pour lui trouver une calculette conçue pour la numérotation romaine : on nous a ri au nez...

Nous nous impatientons donc. Ludivine a déjà placé les volets, ce qui lui demande du temps, bien du temps. Elle a éteint deux lampes sur trois et bâille ostensiblement. Rupert a endossé son caban, et pense à l'accueil que lui réservera sa femme. Fortunat (qu'on ne peut pourtant pas comparer à Pic de la Mirandole) a déjà calculé mentalement nos points. Mais rien ne pourra désarmer notre Catherin. Il aligne non des chiffres mais des lettres, de belles capitales qu'il forme bien soigneusement. Il place et déplace des C et des L et sans les bousculer, sans rien brusquer, il peut dire qui a perdu, qui a gagné. Nous le savons tous : Rupert a perdu. Comme d'habitude. J'ai expliqué pourquoi plus haut. Le gagnant ? Qu'importe ! Nous avons tous trois le sentiment d'avoir joué comme des chefs, d'avoir démontré que nous étions imbattables. Nous mériterions l'offrande du dernier verre, mais nous n'avons plus le temps de l'accepter. A cause de Catherin. Qui nous fait la leçon, mais heureusement pas de calcul. De sa grosse voix il nous explique que nous ne devons pas penser qu'à nous.

Donc, quelle que soit l'heure à laquelle nous convenons que Rupert a perdu la partie, nous nous séparons tard. A cause de Catherin, comme il a été dit. Nous levons la séance sous les plaintes de Ludivine qui rappelle combien les journées sont longues. Qu'elle est sur pied à quatre heures. Que le peu qu'elle gagne part en électricité. Qu'elle dépense autant de lumière pour quatre sans-gêne que pour vingt clients. Qu'à son âge elle regrette de ne pas avoir vendu. Tout cela elle le dit bien posément, en

passant bien près de nous, ce qui nous bouscule toujours un peu à cause de ses formes élargies, en bâillant et se frottant vivement les yeux.

Catherin tire alors l'avantage à soi. Il nous presse de gagner la sortie, nous reprochant nos vains discours qui ont fatigué Ludivine qu'il gratifie d'un large sourire. Nous nous demandons même comment des lèvres aussi serrées que les siennes peuvent dessiner un aussi large sourire. Un sourire émouvant de bonté. A tel point que Ludivine en oublie de réclamer à Ca-therin de régler nos consommations...

27 novembre 1997.

Vous avez aimé « Chez Ludivine », la première de ces succulentes « Chroniques de la France vraiment profonde »

Commandez-en la version numérique intégrale – 10 euros